

Discours du citoyen Oudart, président de département, prononcé pour la fête d'inauguration du temple de la Raison à Châlons-sur-Marne, lors de la séance du 17 pluviôse an II (5 février 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Discours du citoyen Oudart, président de département, prononcé pour la fête d'inauguration du temple de la Raison à Châlons-sur-Marne, lors de la séance du 17 pluviôse an II (5 février 1794). In: Tome LXXXIV - Du 9 au 25 pluviôse An II (28 janvier au 13 février 1794) pp. 305-306;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1962_num_84_1_37055_t1_0305_0000_4

Fichier pdf généré le 15/05/2023

Revenons à présent à la Doctrine du Christ; cette Doctrine tant rebattue et défigurée par ses successeurs; vous y verrez des charlatans adroits, qui tous se sont entendus pour dépouiller nos yeux et s'enrichir de leurs dépouilles; vous y verrez un Bernard, promettant des biens imaginaires, en échange de bonnes métairies; vous y verrez un François, l'opprobre du genre humain, tout à la fois timbré et fourbe consommé, vivant dans la gueuserie et se faisant des prosélites en fainéantises, lesquels dévoreroient jusqu'à la substance du plus nécessaire; vous y verrez un Benoît accumuler richesses sur richesses, avidité à laquelle il étoit tems de mettre un frein.

J'abandonne ce tableau de la turpitude de ces égoïstes; un autre plus odieux encore se présente à moi; c'est celui du fanatisme; ce monstre se vante d'être fils de la religion, cela peut-être et je le crois, mais à coup-sûr elle ne nous vient pas de la divinité cette religion qui est assez intolérante pour immoler à sa rage tout ce qui ne pense pas comme elle. Dieu ne créa jamais les Hommes pour en faire des victimes. Ma plume se refuse à faire le tableau de ces atrocités; mais j'en rapporterai quelques époques, afin que ces horreurs ne soient pas oubliées, telles que les vêpres Siciliennes, la conquête de l'Amérique, la saint Barthelemy, la révocation de l'édit de Nantes, la guerre de la Vendée, les horreurs de Lyon, Toulon etc.

La révocation de l'édit de Nantes nous fournit un fait historique qu'il est impossible de passer sous le silence, et qui peint d'un seul trait la tyrannie et le fanatisme. A Uzès les supérieures de la maison des nouvelles converties établie dans cette ville, se plaignèrent de la rébellion de quelques réformées qui ne vouloient pas croire qu'à la voix d'un fourbe, dieu descendoit dans un morceau de pain, qu'une fille pût faire un enfant avec un pigeon, enfin qu'une personne puissent se diviser en trois, ou trois personnes n'en faire qu'une seule. Pour avoir refusé de croire ces absurdités, ces Religieuses imbécilles et cruelles se sont fait autoriser par la soit-disant justice dudit Uzès à fouetter ces femmes philosophes; en conséquence elles ont assemblé toutes les pensionnaires, elles ont pris d'entre elles huit des plus fermes dans la voie de la raison, dont la plus jeune avoit plus de 16 ans, et la plus âgée n'en avoit pas 23, et là, en présence du juge et du major du régiment de Vivanne, par un raffinement de cruauté luxurieuse, elles ont été avec la plus grande indécence déchirer ces malheureuses à coups de discipline; croyez-vous que si la raison eût guidé ces tigresses, elles eussent agi d'une manière aussi atroce? Non, Citoyens, la conduite des Républicains est bien différente de celle de ces monstres; rien n'égale la cruauté de ces bêtes féroces, au lieu que les Républicains se contentent de les museler, pour les empêcher de mordre. La clémence, la bonne foi, la franchise, la vérité, la justice et sur-tout l'ardent amour de la Patrie, ce sont toutes vertus Républicaines, ce sont les fruits de la raison; voilà ce qu'elle nous dicte; voilà ce que vous allez entendre dans ce temple depuis si-long-tems consacré au mensonge, à la superstition et au fanatisme, ce temple élevé à si grands frais par la cupidité et pour la cupidité, et dont l'or qui y étoit prodigué n'étoit qu'un aimant pour y en attirer d'autre, ce temple jadis

orné par l'idolatrie, étoit naguères habité par des scélérats qui depuis quantité de siècles nous épouvantoient avec des diables affublés de cornes, dont ils étoient les zélés fabricateurs; ensuite ils créaient des indulgences pour vous envoyer tout droit au Paradis, pourvu toutefois que vous vous défassiez de votre argent en leur faveur; c'est ainsi qu'ils tissoient le voile épais qui selon eux devoit étouffer notre raison : mais cette portion de la divinité est indestructible et telle qu'un volcan comprimé dans les entrailles de la terre, cherche à percer la croûte épaisse qui l'enveloppe; la raison par le canal de quelques individus privilégiés, s'est fait jour jusqu'à nous, et son explosion qui a parue un instant nous éblouir, va, si, comme je l'espère, nous avons l'assurance de fixer son éclat, raffermir nos débiles yeux qui n'ont jamais osé la regarder en face. Lorsque nous serons habitués à la lueur de son divin flambeau, lui seul sera notre guide, et nous verrons avec tranquillité rentrer dans le néant des fourbes qui n'auroient jamais dû en sortir, purlors nous verrons revenir la paix et l'abondance; mais comme les brigands tant couronnés, qu'enfrocqués avoient empêché le bonheur de venir jusqu'à nous, nous le verrons pour la première fois arriver sans obstacles, et vive la République une et indivisible!

[Discours du cⁿ Oudart, présid. du départ']

Disparaissez pour jamais funestes images du fanatisme, de l'ignorance et de la superstition. Faites place à la raison et à la vérité.

Citoyens,

Falloit-il donc tant de siècles pour opérer le changement qui se fait sous nos yeux? Les penseurs vulgaires en sont encore étonnés, mais qu'ils se rappellent que depuis des siècles, les hommes ont aimé la raison et qu'ils ne leur manquoient plus qu'un autel, un temple où elle pût recevoir leurs hommages. Ainsi depuis quatre ans on s'étonne des changemens qui s'opèrent, et quelques jours après on admire comment il a pu se faire qu'ils ne se soient pas faits plutôt. Qui a-t-il en effet d'étonnant dans la consécration d'un temple à la raison? Admirez que celui-ci ait été élevé et consacré au mensonge. Admirez que le peuple y ait si longtems adoré des êtres abjects et méprisables. Admirez qu'on y ait impudemment dénaturé, outragé la raison à laquelle seule nous verrons un jour tous les peuples immoler les folies, les superstitions, les erreurs dans lesquelles on a élevé leur enfance.

Le peuple Français sera à cet égard l'instituteur des autres peuples, et ceux-ci ne marcheront sur ses traces que lorsqu'ils auront bien senti l'oppression; car les peuples ont comme les hommes leur majorité. Il faut que la vérité qu'on ne sent et qu'on ne développe d'abord bien que dans les villes, se propage, se répande sur toute la surface des empires. Alors les hommes calculants leurs moyens, appréciant les forces de leur oppresseur, ils voient que ce n'est que par l'ignorance qu'on les a conduit à l'état d'enfance où ils se trouvent; mais laissez-les faire, et bientôt ils diront comme le peuple Français « nous ne sommes petits que parce que nous restons à genoux devant nos oppresseurs ». Nous ne sommes faibles que parce que nous ne calculons point notre masse, que nous ne la com-

parons point à la leur. Citoyens, voilà les pensées que la raison inspire déjà à tous les peuples. Encore 40 jours, donc et peut-être la raison aura par-tout renversé les trônes des rois et remplacé les idôles dans tous les temples dont la superstition a souillé la surface de la terre. Oui encore 40 jours et peut-être ne professerons-nous plus dans tous nos temples que le culte de la raison et de celui de la patrie.

O vous à qui nous devons ce changement subit, Marat, Pelletier, Rousseau, Voltaire, oubliez les horreurs des persécutions que tous les genres du despotisme vous ont suscitées. Mais hélas ! pourquoi n'y a-t-il que vos images qui puissent être les témoins de nos transports, des hymnes que nous allons chanter pour honorer votre opiniâtre vertu, votre incorruptibilité, votre triomphe. Ah ! si vos manes pouvoient avoir le sentiment de notre allégresse, avec quel plaisir nous leur dirions : visitez fréquemment ce temple, c'est un nouveau panthéon, où ils seront honorés ; tous les Français qui aiment la vérité vont désormais s'y réunir tous les jours pour chanter vos vertus, votre courage, votre dévouement, votre mort patriotique ; ils y chanteront leur tendresse, leurs regrets, leurs larmes, leur reconnaissance.

Si les arts, si les lettres ont trouvé des sujets pour s'exercer sous le règne du despotisme, et s'ils y ont acquis de la gloire, quelle carrière s'ouvre aujourd'hui devant eux pour exercer leurs talents : quel beau sujet que la comparaison de la France monarchique avec la France libre ; combien d'époques glorieuses à décrire. Quel changemens dans la situation des hommes et des choses. Que d'inestimables bienfaits à transmettre à la postérité si l'on écarte de ces ouvrages patriotiques, le monstrueux assemblage de la vérité et du mensonge. Ah ! périssent à jamais ces talents qui n'ont de valeur que par l'imposition, les Français sont des hommes. Ils ne doivent que des anathèmes aux religions et aux arts mensongers.

Point de mensonge, car il importe que nos descendants sachent qu'il existoit parmi nous des classes opprimantes et opprimées ; qu'il existoit entre le Français et le Français une haine, une jalousie de rang qui les empêchoient de s'appeler frères. Qu'il existoit une multitude de tyrans, tous dépendants de celui qui occupoit le trône, et qui à leur tour faisoient dépendre d'eux la grande masse des citoyens ; qu'il existoit une religion qui opprimoit les autres au nom du ciel ; que ses prêtres, fourbes, hypocrites, voluptueux abhorroient la vérité, n'avoient que de fausses vertus et vivoient dans la plus scandaleuse débauche ; il faut qu'ils sachent enfin combien il nous en a coûté d'efforts pour consacrer ce temple à la raison.

Philosophes courageux vous avez été les instituteurs de ce peuple dont la réputation commence à remplir l'univers. C'est vous qui l'avez rendu à la Liberté. O Marat ! qui dans ces derniers tems de crise a montré plus d'énergie, qui a couru plus de dangers, hélas ! son ame s'est roidi contre tous les obstacles, a bravé tous les périls, et Marat a été enlevé au peuple dont il étoit l'ami et qui ne lui a pas toujours rendu assez de justice. Nous aurions cherché en vain dans les histoires anciennes un héros auquel nous aurions voulu qu'il ressemblât ; notre révolution n'ayant point eu de modèle dans celles qui

l'ont précédée, pourrions-nous y trouver un homme qui pût être celui de l'ami du peuple ?

O Brutus, tu avois écrasé un tyran, mais Marat à la mort du tyran a ajouté celle de la tyrannie qui ta survécu, qui écrase encore et avilit les descendants des Romains. Qu'étoit-ce encore que Brutus ? L'assassin de l'oppresser du sénat qui rivalisoit d'autorité avec César, mais qui ne vouloit l'autorité que pour lui. Si je comparois Brutus à Marat, je ne verrois dans le premier que le défenseur des patriciens de Rome ; Marat, au contraire fut le défenseur du peuple, parce qu'il fut celui de la Liberté, de l'Egalité, de la raison, l'ennemi des patriciens qui nous opprimoient.

Société populaire, c'est à-toi particulièrement à sentir, à apprécier cette distinction, parce que c'est dans ton sein que tes concitoyens vont se former à la morale publique. Te voilà d'avance l'apologiste des citoyens qui ont bien mérité de la patrie, l'institutrice de tes contemporains et de la génération qui va nous remplacer. Ne perds pas de vue que ces voutes dédiées à la raison, ne rendroient aujourd'hui qu'à regret les expressions du mensonge et celles de l'hypocrisie. La divinité que tu vas honorer et faire adorer ici seroit offensée de leçons contraires à ses bienveillantes inspirations, à son essence immuable. Tu dois prendre l'engagement de n'y annoncer que des vérités, de n'y enseigner que les droits de l'homme, de n'y défendre que les opprimés, et enfin de ne jamais rien faire qui puisse outrager la raison.

[Discours du c. Mezières, présid. du district.]

Chers concitoyens, ce grand jour sera à jamais mémorable pour les Châlonnais ; c'est en ce jour que la Raison s'élève un Temple sur les ruines des préjugés superstitieux, que tous les cœurs se sentent animés d'une nouvelle vigueur à l'aspect de ce changement subit. Et toi ! être indéfini et incompréhensible, achèves d'arracher le bandeau de l'ignorance, qui depuis si longtemps a retenu nos aïeux dans les fers ; elles sont enfin brisées, ces chaînes qui pesoient sur nos têtes ; oui certes elles le sont ! ces chaînes forgées par les tyrans de toute espèce, qui sous prétexte de nous enseigner une prétendue religion à laquelle ils ne croyoient pas, s'enrichissoient de la sueur des malheureux qu'ils tenoient enchaînés. Mais enfin, (grâce à nos Législateurs Montagnards), leur règne est passé, et nous entrons dans celui de la Raison.

La liberté que nous avons reconquis, est le premier avantage remportés par la Raison ; l'idée seule de la liberté doit toucher tous les cœurs sensibles, elle doit les pénétrer de douleur sur le passé, d'admiration sur le présent, et de joie sur l'avenir ; cette liberté, qu'il est nécessaire de connoître pour en sentir tout le prix, est défigurée, morcelée de toute part, par les ennemis du bien public ; les aristocrates, les modérés, et principalement les prêtres, veulent dégoûter le peuple de cette liberté qui fait notre bonheur, ils la présentent sous des figures hideuses, et cherchent à la faire dégénérer en licence ; fatal à la liberté même, ils s'adressent sur-tout aux égoïstes, aux lâches et aux fanatiques. Ah Citoyens ! s'il s'en trouvoit encore parmi nous qui soient dans le cas de se laisser surprendre par ces imposteurs, pénétrez vos cœurs de cette pensée : la liberté consiste à faire tout ce qui ne